



HAL
open science

Pourquoi les migrants guadeloupéens veulent-ils être inhumés dans leur île ?

Dolorès Pourette

► **To cite this version:**

Dolorès Pourette. Pourquoi les migrants guadeloupéens veulent-ils être inhumés dans leur île ?. Hommes & migrations, 2002, 1237 (1), pp.54-61. 10.3406/homig.2002.3833 . hal-03698325

HAL Id: hal-03698325

<https://hal.science/hal-03698325>

Submitted on 20 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pourquoi les migrants guadeloupéens veulent-ils être inhumés dans leur île ?

Dolorès Pourette

Résumé

Les Guadeloupéens accordent une grande importance au respect des rituels mortuaires.

Ceux résidant en métropole ne l'oublient pas : ils révèlent leur enracinement en communiquant avec leurs défunts ou en organisant leur sépulture dans l'île, même s'ils n'y sont pas nés. Tournant le dos à l'Afrique des lointains ancêtres et à l'Europe des désillusions, les Guadeloupéens se réapproprient ainsi leur terre d'origine.

Citer ce document / Cite this document :

Pourette Dolorès. Pourquoi les migrants guadeloupéens veulent-ils être inhumés dans leur île ?. In: Hommes et Migrations, n°1237, Mai-juin 2002. Diasporas caribéennes. pp. 54-61;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.2002.3833>

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2002_num_1237_1_3833

Fichier pdf généré le 27/02/2019

Pourquoi les migrants guadeloupéens veulent-ils être inhumés dans leur île ?

Les Guadeloupéens accordent une grande importance au respect des rituels mortuaires.

Ceux résidant en métropole ne l'oublient pas : ils révèlent leur enracinement en communiquant avec leurs défunts ou en organisant leur sépulture dans l'île, même s'ils n'y sont pas nés. Tournant le dos à l'Afrique des lointains ancêtres et à l'Europe des désillusions, les Guadeloupéens se réapproprient ainsi leur terre d'origine.

par **Dolorès Pourette**, anthropologue, chercheur rattaché au Laboratoire d'anthropologie sociale

Les discours sur la mort, recueillis auprès de migrants guadeloupéens en métropole⁽¹⁾, mettent en relief combien il leur importe d'être inhumés, le moment venu, sur leur île d'origine. Ce nécessaire retour à la terre natale conditionne l'accès au statut d'ancêtre et témoigne de l'attachement au territoire d'origine. Événement biologique, la mort est également un fait social. Les rituels funéraires, les deuils, les hommages rendus au défunt traduisent la manière dont sont conçus le passage des vivants en ce monde d'une part et les liens aux ancêtres d'autre part.

En Guadeloupe, la mort d'un individu constitue un événement de prime importance qui entraîne l'accomplissement d'un certain nombre de rites funéraires, immanquablement célébrés avec faste et grandeur. Le soir du décès – ou le lendemain soir, si l'on attend l'arrivée de proches venus de la métropole –, une première veillée rassemble la famille et le voisinage du défunt. L'inhumation a lieu les jours suivants et marque le début de la neuvaine : pendant neuf soirs consécutifs, la famille et les proches se réunissent afin de prier pour soutenir le défunt dans son accession au monde des morts. La neuvaine s'achève par le "vénéral", soirée de prières en compagnie du voisinage, et par la "messe des neuf jours" ou "messe du neuvième jour".

Les veillées, les messes et le placement du défunt au cimetière visent à rendre hommage au mort et à le guider vers le monde des défunts. Ils constituent des moments importants, au cours desquels se nouent ou se renouent les liens sociaux et auxquels nul ne se soustrait.

Au-delà de l'événement ponctuel que représente le décès d'un individu, les activités liées à la mort occupent une large place dans la vie sociale guadeloupéenne. Les décès sont quotidiennement annoncés à la radio. La fête de la Toussaint, célébrée le 1^{er} ou le 2 novembre, est l'occasion pour chacun de se rendre au cimetière afin de retrouver "ses morts" et de "converser" avec eux⁽²⁾. Par ailleurs, les morts interfèrent

1)- Ces discours ont été collectés dans le cadre d'une recherche doctorale en ethnologie : Dolorès Pourette, *Hommes et femmes de la Guadeloupe en Île-de-France. Pratiques liées au corps, relations entre les sexes et attitudes face au risque de contamination par le VIH*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2002.

2)- Catherine Benoît, *Corps, jardins, mémoires. Anthropologie du corps et de l'espace à la Guadeloupe*, CNRS Éditions, éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 2000, p. 193.

constamment auprès des vivants, qu'ils guident et avec lesquels ils communiquent. Enfin, les individus consacrent une part non négligeable de leur budget au financement de leurs obsèques, afin de leur assurer des funérailles dignes de ce nom.

Dans la migration en métropole, l'importance accordée à la mort et au respect des rituels mortuaires perdure. Lorsqu'un proche demeuré en Guadeloupe décède, nul n'hésite à entreprendre le voyage afin d'assister à ses funérailles et de lui rendre hommage. Si le déplacement n'est pas envisageable, pour des raisons médicales, financières ou professionnelles, une messe sera prononcée dans une église métropolitaine en hommage à la personne décédée. Les Antillais sont tenus informés des décès qui surviennent en Guadeloupe et en Martinique par les bulletins nécrologiques diffusés quotidiennement sur les ondes de la radio métropolitaine *Média Tropical*.

Par ailleurs, la fête de la Toussaint demeure l'occasion pour les personnes originaires de la Guadeloupe d'honorer "leurs morts" en assistant à des messes, en récitant des prières et en allumant des bougies à leur domicile. Ce jour-là est tout entier consacré à communier avec les défunts. Mais ceux-ci interviennent chaque jour auprès des vivants, ceux dont ils étaient proches lorsqu'ils étaient en vie. Pour cette raison, les individus, et plus particulièrement les femmes, sont attentifs au contenu de leurs rêves : par leur entremise, les morts entrent en communication avec les vivants pour les "éclairer", les conseiller, leur annoncer un événement à venir (une naissance, un décès) ou les mettre au fait d'une situation ayant cours en Guadeloupe.

"Je ne veux pas être enterrée dans le froid"

Dans la migration, l'attention portée aux contenus oniriques est d'autant plus marquée que les rêves constituent le moyen de maintenir un lien avec l'environnement naturel, social et familial guadeloupéen. Par leur intermédiaire, les morts peuvent ainsi communiquer aux vivants une situation actuelle qui a lieu loin d'eux. Patricia⁽³⁾ a de cette manière été "avertie" de l'infidélité de son fiancé demeuré aux Antilles. Juliette, qui a perdu son père à l'âge de quatorze ans, rêve de lui lorsqu'elle a une décision d'importance à prendre. Elle observe les conseils qu'il lui donne en rêve, et il manifeste son mécontentement si elle lui désobéit. Quant à Irène, elle a compris que sa nièce allait avoir un enfant lorsqu'elle a rêvé que sa sœur décédée lui confiait un nourrisson.

Ces observations soulignent à quel point il importe aux vivants de maintenir une relation avec leurs morts en dépit de la migration, et bien qu'ils n'aient pas souvent l'occasion de se rendre sur leurs sépultures. Mais, au-delà de cette relation vivace entre les vivants et leurs morts qui se maintient dans l'éloignement, les personnes originaires de Guadeloupe accordent une importance primordiale au fait d'être

3)- Les prénoms cités dans ce texte sont fictifs.

enterrées le moment venu sur leur île natale. Cette volonté anime même des jeunes gens qui, pour certains, ont émigré dans leur petite enfance. Afin de faire respecter leur désir, beaucoup économisent et financent de leur vivant leur rapatriement et leurs obsèques en Guadeloupe, ce qui représente un marché florissant pour les entreprises spécialisées dans ce type d'activités (dont on peut entendre la publicité sur les ondes de la radio *Média Tropical*).

Si l'ensemble des personnes rencontrées mentionne la volonté d'être inhumées sur leur terre natale, trois types de raisons sont invoquées pour expliquer cette volonté. Un premier niveau d'explication renvoie au refus d'être inhumé "dans le froid" de la métropole : "*Je ne veux pas être enterrée dans le froid*". Dans ce type de discours, le "froid" est invoqué de manière métaphorique. L'analyse des discours révèle en effet combien le monde métropolitain lui est associé, par opposition à l'univers antillais, caractérisé par la chaleur. Ainsi, les Guadeloupéens se pensent "chauds" par rapport aux métropolitains et, de manière générale, aux personnes blanches de peau qu'ils estiment "froides"⁽⁴⁾, d'un point de

4)- Christiane Bougerol fait la même observation in *La médecine populaire à la Guadeloupe*, Karthala, Paris, 1983.

Cimetière à la Désirade. Retrouver les siens dans la mort et rejoindre ainsi le panthéon familial ne peut se concrétiser que si l'inhumation a lieu en Guadeloupe.



© Dolorès Pourette.

vue physique et dans leur tempérament. Cela fait écho aux stéréotypes occidentaux, qui confèrent aux individus nés sous les climats tropicaux un caractère chaud et voluptueux s'exprimant notamment par une sexualité "débridée". En se qualifiant de "chauds", les Antillais ne font que réinvestir en les transposant à leur avantage les propos et les jugements dévalorisants émis à leur encontre par les anciens colonisateurs et, plus récemment, par nombre d'Occidentaux.

*"Se souder définitivement
au grand corps de la famille"*

Le désir d'être enterré en Guadeloupe relève également de la volonté de se rapprocher des siens, les parents et proches décédés, car mourir

“c’est rejoindre les ancêtres de la famille, et même définitivement se souder au grand corps de la famille”⁽⁵⁾.

5)- Laënnec Hurbon, “La mort sous les espèces des morts”, *Caré*, n° 5, 1980, p. 18.

6)- Il s’agit de la grand-mère paternelle de Fred, qui l’a élevé jusqu’à ses trois ans. Elle est décédée alors qu’il en avait huit.

Ainsi, la raison qui pousse Irène, cinquante ans, à émettre ce vœu, *“c’est le désir de me rapprocher des miens. D’être tout près du caveau familial. Ou près de ma mère, de ma sœur”*. De la même manière, Fred, vingt-sept ans, *“fait un placement”* pour avoir sa tombe en Guadeloupe : *“J’ai envie d’être avec ma grand-mère, depuis l’âge de tout petit [sic].”*⁽⁶⁾ Retrouver les siens dans la mort et rejoindre ainsi le panthéon familial ne peut se concrétiser que si l’inhumation a lieu en Guadeloupe. L’âme du défunt ne peut retrouver celles de ses proches que si son corps réintègre la terre où il a pris naissance. Un lien peut être établi entre cette nécessité de réincorporer la terre natale et la tradition qui consistait autrefois à enterrer le placenta dans le jardin de la case et à déposer le cordon ombilical au pied d’un arbre fruitier après la naissance d’un enfant⁽⁷⁾. Aujourd’hui seul ce cordon, voire le bracelet de naissance de l’enfant, est enterré au pied d’un arbuste du domaine familial, parfois planté pour l’occasion. Cette pratique vise à inscrire l’enfant dans son groupe familial – maternel le plus souvent⁽⁸⁾ – mais également à établir un lien dès la naissance entre l’individu et la terre où il est né, lien symbolisé par la relation inaltérable entre l’individu et l’arbre au pied duquel une partie de ses attributs de naissance a été enterrée ou déposée. Afin de rejoindre le monde des morts et des ancêtres, il semble qu’il doive impérativement réintégrer sa terre natale et recouvrer ainsi une certaine complétude physique. Si le trépassé est enterré ailleurs, il semble que son âme soit dans l’incapacité de trouver son chemin, celui qui la mènera au panthéon familial, au statut d’esprit bienveillant, au statut d’ancêtre. Ce retour nécessaire à la terre natale – au sens figuré comme au sens propre : il s’agit d’être *enterré* en Guadeloupe et donc d’intégrer la terre guadeloupéenne – est explicitement mis en valeur dans le troisième type de discours : *“Je suis née là-bas, je veux être enterrée là-bas, où j’ai pris naissance.”*



Avec la migration, l’île natale devient terre d’appartenance, point de départ et lieu de retour inéluctable, et la complexité des processus identitaires antillais peut s’affirmer.

7)- Catherine Benoît, *ibid.*

8)- Stéphanie Mulot, *“Je suis la mère, je suis le père’ : l’énigme matrifocale. Relations familiales et rapports de sexes en Guadeloupe”*, thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2000.

Cependant, certains défunts ne peuvent regagner leur terre d’origine. Il s’agit de ceux dont les corps portent les empreintes de certaines maladies socialement stigmatisées et perçues comme dégradantes pour l’ensemble du groupe familial, comme le sida. Il convient en effet de préciser que les individus porteurs du virus VIH ont à subir une forte discrimination et un puissant rejet social, en Guadeloupe comme dans la population guadeloupéenne de métropole. Par conséquent, ceux qui se savent contaminés préfèrent le plus souvent taire leur état, et ils vivent leur maladie dans l’isolement. Ce premier niveau d’exclusion sociale précède la mort biologique, mais le corps du défunt ne pourra être enseveli : il sera incinéré. La crémation, pratiquée à la demande du malade ou à

9)- Daniel Borrillo,
L'homophobie, Puf,
coll. "Que sais-je ?", Paris,
2000, p. 46.

celle de sa famille (lorsqu'elle est dans la confiance), consiste à détruire par le feu tout stigmaté laissé par le virus, et par là-même toute trace de dégradation morale susceptible d'affecter le groupe familial dans son entier. Ce processus de destruction est le même que celui qui consistait, dans l'Europe du XVIII^e siècle, à condamner les sodomites au bûcher. "*La mort par le feu apparaît comme une forme spécifique et nécessaire de purification, non seulement de l'individu dont on brûle la chair pour sauver l'âme, mais également de la communauté dont on extirpe ainsi le mal qui la ronge de l'intérieur.*"⁽⁹⁾

Le territoire d'origine, objet d'un fort investissement symbolique

L'individu qui a contracté le sida est censé avoir commis une transgression d'ordre sexuel ou moral, en se livrant à des pratiques homosexuelles ou à la toxicomanie par exemple. Conséquemment, il n'est pas autorisé à réintégrer la terre qui l'a vu naître. En transgressant l'ordre naturel et l'ordre social, il lui a fait injure. L'incinération vise à éliminer les signes de la souillure physique et morale dont il est porteur, et on lui refuse de rejoindre le monde des défunts et de parvenir ainsi au statut d'ancêtre.

Les discours sur la mort recueillis dans la migration montrent un certain attachement au territoire d'origine et un fort investissement symbolique de ce dernier puisqu'il importe à tout un chacun d'y être inhumé (à l'exception des personnes contaminées par le VIH). Ces observations vont à l'encontre de certains courants théoriques selon lesquels l'espace, dans les Antilles françaises, ne serait ni un "espace ancestral", ni un "espace possédé" : "*Il n'y a ni possession de la terre, ni complicité avec la terre, ni espoir de la terre.*"⁽¹⁰⁾ Selon Christiane Bougerol, "l'absence de territoire" serait à l'origine d'une carence de la mémoire généalogique et empêcherait les morts antillais d'accéder au statut d'ancêtres⁽¹¹⁾.

10)- Édouard Glissant,
Le discours antillais,
Gallimard,
Paris, 1981, p. 149.

11)- Christiane Bougerol,
*Une ethnographie
des conflits aux Antilles.
Jalousie, commérages,
sorcellerie*, Puf, Paris, 1997.

12)- Christiane Bougerol,
ibid., p. 130.

13)- Catherine Benoit, *ibid.* ;
Christine Chivallon,
"Du territoire au réseau :
comment penser l'identité
antillaise", *Cahiers d'études
africaines*, n° 148, 1997.

L'attitude des migrants guadeloupéens face à leur propre décès et à leur devenir *post mortem* ainsi que l'importance primordiale qu'ils attachent au fait d'être enterrés en Guadeloupe, sur – dans – leur terre d'origine, vont à l'encontre d'une hypothétique "*absence de territoire*" ou de son "*insuffisante (voire impossible ?) symbolisation*"⁽¹²⁾. En Guadeloupe comme en Martinique, des processus d'appropriation et d'investissement de l'espace sont à l'œuvre de manière indéniable⁽¹³⁾. Et c'est dans la migration, dans l'éloignement et la rupture (physique) avec l'espace d'origine et de référence que se manifeste cet attachement aux lieux. La migration permet non seulement au territoire d'être érigé en tant que symbole, terre d'appartenance, point de départ et lieu de retour inéluctable, elle permet également de signifier la complexité des processus identitaires antillais et du vécu de la migration.



Les migrants guadeloupéens constituent une population aux contours flous, malaisée à saisir et à appréhender. Outre la diversité des parcours migratoires, familiaux, socioprofessionnels et personnels de la population considérée, il apparaît qu'elle ne constitue pas une "communauté" holiste, centrée autour de la défense d'intérêts communs, de l'affirmation de valeurs communes et de la mise en acte de pratiques collectives, et qu'elle n'est pas caractérisée par des formes décelables d'appropriation de l'espace. S'il existe une kyrielle d'associations antillaises et dominicaines en métropole, beaucoup d'entre elles exercent une activité réduite. D'autres ne rassemblent qu'un nombre limité d'individus et ne reflètent pas un réel collectif. Bien des associations sont en outre orientées vers l'organisation d'événements ponctuels (rencontres sportives, dîners dansants, contes...) qui ne semblent pas sceller de puissants liens communautaires et qui ne sous-tendent pas la défense d'intérêts communs ou de revendications collectives.

La vie quotidienne des personnes rencontrées se caractérise par une multitude d'orientations et de conduites. Il est malaisé en effet de déceler un ensemble commun de pratiques culturelles ou religieuses et de valeurs partagées par tous. Elles font au contraire preuve d'une grande diversité et d'une grande variabilité, et elles empruntent à divers registres culturels : antillais, métropolitain, mais aussi maghrébin, africain... Les pratiques religieuses sont exemplaires de cette diversité. Le vécu religieux des Guadeloupéens de métropole est caractérisé par une multitude de tendances, qui peuvent se rencontrer au sein d'une même famille, et également au cours d'une même histoire

Les auditeurs de la radio associative *Tropic FM* manifestent, en 1987, pour le maintien de la fréquence. Bien des associations sont orientées vers l'organisation d'événements ponctuels, qui ne semblent pas pour autant sceller de puissants liens communautaires.

de vie. Ainsi, il n'est pas rare qu'un itinéraire biographique mène l'individu à plusieurs conversions et reconversions religieuses. Celles-ci correspondent à la recherche d'un mieux-être ou d'une réponse à un problème donné (maladie, solitude, quête d'un travail ou d'une réussite professionnelle...). Les conversions peuvent avoir lieu au sein du christianisme, par le passage d'un mouvement à un autre (évangélisme, pentecôtisme, église adventiste...) ou du catholicisme vers l'islam ou le judaïsme, comme c'est le cas pour plusieurs de mes interlocuteurs.

*Dans la mort,
l'identité-relation devient identité-racine*

S'agissant de l'espace d'immigration, il ne semble pas être vécu comme un lieu d'attachement et d'enracinement, alors que la perspective d'un retour aux Antilles est remise en question par un grand nombre de Guadeloupéens. La population antillaise se trouve en effet disséminée à Paris et dans les villes de la région parisienne, le plus souvent dans des quartiers qu'elle partage avec des populations défavorisées, d'origine étrangère pour la plupart. Ce relatif regroupement n'a cependant pas favorisé l'émergence de formes spécifiques d'appropriation du territoire. L'habitat, les commerces, restaurants et autres lieux de sociabilité antillaise se trouvent éparpillés dans l'espace urbain, où aucune empreinte spatiale ni aucune enseigne particulières ne les distinguent.

Ces observations rejoignent celles de plusieurs chercheurs au sujet du fait migratoire antillais au Royaume-Uni⁽¹⁴⁾. Ces auteurs s'accordent pour souligner la disparité des modes de vie antillais dans la migration, cette diversité étant analysée comme l'expression d'une identité "*multiforme*" et "*fluide*"⁽¹⁵⁾. Une telle hétérogénéité se traduit notamment par un "*attachement ambivalent au lieu*"⁽¹⁶⁾ et s'exprime particulièrement dans le champ religieux, caractérisé par une diversité de systèmes de références à l'intérieur d'un même mouvement et par la pratique du "papillonnage" entre églises de différentes dénominations⁽¹⁷⁾.

Ces propos font par ailleurs écho aux observations de Paul Gilroy. À travers l'analyse de la production artistique des cultures noires en Amérique et en Europe, il met en évidence l'existence d'une "*Black Atlantic*" qui n'a nul besoin d'une nation pour exister. L'émergence de cette diaspora noire, caractérisée par son "hybridité", est liée, d'après l'auteur, au "*désir d'échapper aux frontières restrictives de l'ethnicité, de la nationalité et parfois même de la 'race' elle-même*"⁽¹⁸⁾.

Si l'on ne peut parler de "communauté" s'agissant de la population guadeloupéenne dans la migration, on peut néanmoins, comme Christine Chivallon l'a proposé concernant les migrants jamaïcains de Southampton, évoquer le motif du "*réseau*" ou du "*segment communautaire*" pour définir le fait migratoire antillais⁽¹⁹⁾. En effet, les différentes

14)- Richard Pryce, Stuart Hall, John Western, Christine Chivallon, notamment.

15)- Christine Chivallon, art. cité.

16)- John Western, "Ambivalent Attachments to Place in London: Twelve Barbadian Families", *Environment and Planning Society and Space*, n° 11, 1993, pp. 147-170.

17)- Cf. Christine Chivallon, art. cité ; et "Les espaces de la diaspora antillaise au Royaume-Uni. Limites des concepts socioanthropologiques", *Annales de la recherche urbaine*, n° 68-69, 1995, pp. 198-210.

18)- Paul Gilroy, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, Verso, Londres, 1993, p. 19.

19)- Christine Chivallon, art. cités.

formes de regroupement, aussi diverses, labiles et changeantes soient-elles, peuvent être considérées comme des “segments” à travers lesquels se jouent les liens communautaires. Ces segments, dans leur polymorphisme, la multiplicité de leurs orientations et parfois leurs oppositions, constituent autant de lieux et de moments où s’élabore et se niche l’identité antillaise. En s’attachant à des modes d’expression nomades et en épousant des configurations multiples, insaisissables et fuyantes, elle échappe au regard extérieur – et, par là-même, se dérobe à l’analyse anthropologique. Dans la migration plus qu’aux Antilles semble-t-il, elle se construit donc dans l’échange et la relation, comme l’a auguré Édouard Glissant⁽²⁰⁾. L’auteur oppose en effet l’identité-racine, caractéristique des sociétés ataviques qui se réfèrent à un mythe fondateur, une genèse, une filiation et un territoire, à l’identité-relation ou identité-rhizome, qui caractérise les sociétés “composites” nées des processus de créolisation par lesquels elles s’ouvrent aux autres et s’enrichissent d’éléments nouveaux⁽²¹⁾. L’expérience des migrants guadeloupéens nous enseigne que ces deux parangons de l’identité sont loin d’être exclusifs l’un de l’autre. Si le modèle de l’identité-relation est à l’œuvre dans l’éparpillement et dans la migration, l’identité comme attachement au territoire est investie au moment du décès, moment où le retour ne peut plus être différé. C’est à cet instant que le territoire retrouve sa valeur symbolique comme lien aux ancêtres et que le retour devient indispensable afin de rejoindre le monde des morts.

La manière dont les migrants guadeloupéens mobilisent l’île d’origine permet d’affirmer que la migration a un impact non négligeable sur les processus de construction identitaire. N’entend-on pas d’ailleurs des jeunes gens nés à Paris affirmer : “*Je suis originaire de tel village en Guadeloupe*” ? Définitivement détournés de l’Afrique, comme lieu ancestral et terre originelle, et indéniablement convaincus que l’Europe n’est pas la “mère-patrie” promise, les Antillais de métropole parviennent à considérer les Antilles comme lieu d’origine. L’île natale est enfin érigée en terre d’origine, qu’il s’agira de regagner tôt ou tard. ◀

20)- Édouard Glissant, *Poétique de la Relation*, Gallimard, Paris, 1990.

21)- Édouard Glissant emprunte à Gilles Deleuze et Felix Guattari la distinction qu’ils ont établie du point de vue du fonctionnement de la pensée entre la notion de racine unique et celle de rhizome. La première est celle qui tue autour d’elle, la seconde est celle qui s’étend à la rencontre d’autres racines. Gilles Deleuze et Felix Guattari, *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1980.



Agathe Petit, “L’ultime retour des gens du fleuve Sénégal”
 ▶ Dossier *Retours d’en France*, n° 1236, mars-avril 2002